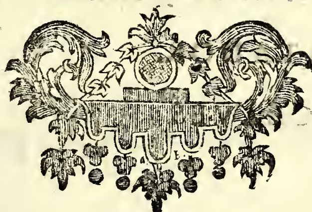
LES ENFANS TROUVÉS, OU LE SULTAN POLI PAR L'AMOUR.

Parodie de la Tragedie de Zaire, de Monsieur DE VOLTAIRE,

Par Messieurs

DOMINIQUE, ROMAGNESI, & FRANCESCO RICCOBONI.

Représentée pour la prémiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roy, le 9. Decembre 1732.



A PARIS,
Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



ACTEURS.

TEMIRE.

FATIME Confidente de Temire.

DIAPHANE, Sultan de Tripoli.

ALCIDOR.

JASMIN, Visir, Confident du Sultan.

CARABIN, Gascon.

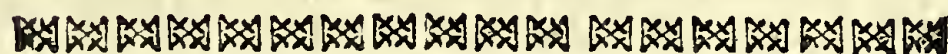
MATADOR.

ESCLAVES.

La Scene est à Tripoli dans le Serrail.



LES
ENFANS TROUVES,
OU
LE SULTAN POLI
PAR L'AMOUR.



SCENE PREMIERE.

TEMIRE, FATIME.

FATIME.



E ne m'attendois pas, jeune & belle Temire,
Vous qui pleuriez toujours, à vous voir jamais rire!
Quoi! vous ne tournez plus les yeux vers ces Climats,
Où ce vaillant François devoit guider nos pas?

Vous ne me parlez plus des plaiſirs que la
France
Permet à notre ſexe avec tant de licence ?
Vous ne l'ignorez point, c'eſt là que les maris,
Vivent d'intelligence avec les favoris,
Que la femme, y bravant la contrainte fatale,
Eſt prude avec renom, coquette ſans ſcandale.
Ne ſoupirez-vous plus pour cette liberté ?

TEMIRE.

Le Serrail aujourd'hui fait ma felicité.
Chés les Mahometans dès l'enfance enfermée,
A leur façon d'agir ils m'ont accoûtumée.
Tout le monde en convient, le Roi de Tripoli
Eſt, malgré ſa mouſtache, un Seigneur très-poli.

FATIME.

Mais ce jeune Officier va donc perdre ſa peine ?
Lui qu'on a vû partir pour briſer notre chaîne,
Qui reviendra bientôt payer notre rançon,
Qui nous l'a tant promis.

TEMIRE.

Tu ſçais qu'il eſt gaſcon ;
Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance.
Des fils de la Garonne on connoît l'opulence :
A tenir peu ſoigneux, à promettre hardis,

Ils croyent tout certain quand ils ont dit, Sandis.
Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais s'il étoit fidele ?

TEMIRE.

Ce seroit un peu tard qu'il prouveroit son zele,
Et j'ai trop reflêchi depuis que je l'attens....

FATIME.

Quel est-donc ce discours ?

TEMIRE.

Fatime, il n'est plus tems:
Je suis l'unique objet des vœux de Diaphane,
Il m'adore .... je vois que ton cœur me condamne;
Mais ce discret Sultan agit d'une façon
A mettre mon honneur à l'abri du soupçon;
Garde-toi de penser qu'il offre à ma tendresse,
L'honneur deshonorant du nom de sa maîtresse,
Et que ma modestie accepte en rougissant
La faveur d'un mouchoir que l'on jette en passant;
De ses intentions la pureté l'engage
A ne me rechercher que pour le mariage:
Tu verras sur son cœur, jusqu'où va mon pouvoir,
Je n'ai qu'à dire un mot, il m'épouse ce soir.

FATIME.

Que vos felicités, s'il se peut, soient parfaites.
Je voudrois bien me voir à la place où vous êtes...
Mais ce cœur qui se livre à de si doux transports,
En épousant un Turc n'a-t-il point de remords?
Carabin vous a dit cent fois par la fenêtre
Que le sang d'un François vous avoit donné l'être;
Que vous & vos parens, dans un combat fatal
Aviez subi le joug d'un Corsaire brutal;
Ne vous souvient-il plus que dans une galere....

TEMIRE.

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guére,
J'étois trop jeune alors pour m'en ressouvenir,
Et tu perdrois ton tems à m'en entretenir.
Je n'ai devant les yeux que ce Sultan aimable,
Je servois, il me place en un rang honorable;
Mon cœur est né sensible, & ne peut resister
Aux discours d'un amant dont l'aspect sçait flater.
Son bras s'est signalé par plus d'une conquête,

Il a le front ſerein, les yeux à fleur de tête,
Il a la voix ſonore, & l'air majeſtueux,
Il parcourt le Serrail d'un pas tumultueux:
Après tant d'agrémens qu'on voit en ſa perſonne,
Te parlerai-je auſſi du ſceptre qu'il me donne?
Non, l'éclat de ce rang n'éblouït point mes yeux,
Un cœur fait pour l'amour n'eſt point ambitieux:
Oüi, ſi le ciel aux fers eût condamné ſa vie,
Si l'Affrique à mes loix ſe voyoit aſſervie,
Ou mon amour me trompe, ou Temire aujourd'hui
Pour l'élever à ſoi deſcendroit juſqu'à lui.

FATIME.

Il le faut avoüer, cette penſée eſt belle,
Mais convenez auſſi qu'elle n'eſt pas nouvelle.

TEMIRE.

Abſent depuis deux jours, on l'attend aujourd'hui.

FATIME.

La grande porte s'ouvre, & ſans doute c'eſt lui.

SCENE II.

DIAPHANE, TEMIRE, FATIME.

DIAPHANE.

MAdame, un long diſcours me ſeroit néceſſaire,

Pour dire comment j'aime, & comment je
veux plaire :

Je vous pourrois ici nommer tous mes ayeux,
Vous conter leurs exploits ; mais ne parlons
point d'eux,

Et ne retraçons point les illuſtres miſeres
Qu'éprouverent jadis les Sultans mes confre-
res.

Je ſuis peu leur exemple, & loin de me gé-
ner

A mes ſeuls ſentimens je me laiſſe entraîner.

Au ſein des voluptés bien loin que je m'en-
dorme,

Si je tiens un Serrail ce n'eſt que pour la for-
me ;

Les loix que dès long-tems ſuivent les Ma-
homets,

Nous défendent le vin, moi je me le per-
mets ;

Tout uſage ancien cede à ma politique,

Et je ſuis un Sultan de nouvelle fabrique.

Mais parlons de l'amour dont je brûle pour
vous ;

Je ſerai vôtre ami, vôtre amant, vôtre époux.

J'atteſte vos beaux yeux, & l'amour qui m'en-
flâme

De ne prendre que vous pour maîtreſſe &
pour femme,

Eſt-ce aſſez ?

TEMIRE.

Oui Seigneur, je ne veux rien de plus ;

Voilà dequoi fixer des vœux irréſolus ;

Et ſi vous n'aſpirez qu'à des ardeurs parfaites,
Jamais Sultan ne fut plus heureux que vous l'êtes.

DIAPHANE.

Si vous me dites vrai.... que me veux-tu, Jaſmin ?

SCENE III.

JASMIN, LES SUSDITS ACTEURS.

JASMIN.

DAns la premiere cour, un nommé Carabin,
Qui ſur ſa foi gaſcone a paſſé dans la France,
Attend pour vous parler, & demande audiance.

TEMIRE *à part.*

Oh Ciel !

DIAPHANE.

Il peut monter, pourquoi ne vient-il pas ?

JASMIN.

Au bas de l'eſcalier on arrête ſes pas ;
Vous ſçavez que toujours votre porte eſt fermée.

DIAPHANE.

Oui, c'étoit autrefois la regle accoutumée,
Mais il faut que d'entrer on ait permiſſion
Si tu veux qu'au Serrail ſe paſſe l'action.

D'ailleurs à tous venans ma presence est offerte,
Chacun me rend visite, & je tiens table ouverte.

SCENE IV.

CARABIN, LES SUSDITS ACTEURS.

CARABIN.

Respectable ennemi, que j'estime beaucoup,
Hé donc, je viens tenir parole. Pour le coup
J'ai de l'argent comptant, que j'aporte de France;
Allons sans differer qu'on me fasse quittance.
A ne te pas mentir pour trouver cet argent,
Il falloit être heureux autant que diligent:
Grace au Ciel, c'en est fait, & la somme est complette.
Commence par lâcher la fille & la soubrette,
Nous choisirons après dix autres prisonniers:
Quant à moi je demeure, étant court de deniers,
Qu'ils partent sur le champ, je resterai pour gage.

DIAPHANE.

N'en rachete que neuf, & mets toi du voyage;
Mais ne crois pas me vaincre en generosité,
Remporte ton argent, reprens ta liberté,

Je puis même au besoin te prêter une somme.

CARABIN.

Cadedis, pour un Turc vous êtes honnête homme !

DIAPHANE.

Embarque cent captifs que je te rends encor,
Mais je veux de ce nombre excepter Alcidor.
Sa funeste valeur à nous nuire obstinée
N'a que trop parcouru la Mediterranée;
Si je l'affranchissois de mon juste couroux,
Il armeroit bien-tôt en course contre nous.
Pour Temire, crois-moi, garde-toi de prétendre
Que l'or puisse jamais m'engager à la rendre.
Quand l'Univers entier épuisant ses trésors,
De ses peuples armés y joindroit les efforts,
Ce seroit vainement qu'il combattroit pour elle,
Rien ne peut m'arracher une esclave si belle.

CARABIN.

Qu'entends-je ! est-ce la mode en ce maudit pays
De manquer de parole après avoir promis ?

DIAPHANE.

Lorsque je te promis d'accorder ta demande,
Ce n'étoit qu'un enfant, à present elle est grande :
Tu peux partir.

CARABIN.

D'accord; mais avant mon départ

Ne me refusez pas ce malheureux vieillard;

TEMIRE.

Pourquoi le retenir ?

CARABIN.

Il ne vivra qu'une heure.

DIAPHANE.

Je consens à remplir tes vœux pourvû qu'il meure.
Je vous quitte, Temire, adieu pour un moment,
Nous nous verrons bientôt dans mon appartement,

SCENE V.

TEMIRE, CARABIN.

TEMIRE.

Seigneur, je suis confuse, & ne sçais que vous dire :
Vous croyez de ces lieux partir avec Temire,
Mais comme de l'amour mon cœur subit la loi,
Vous voyez clairement qu'il faut partir sans moi;
Cependant, Carabin, comptez qu'en votre absence,
J'aurai pour les François beaucoup de déférence :
Sur l'esprit du Sultan si j'ai quelque pouvoir,

Pour ſoulager leurs maux, je le ferai valoir :
Je deviendrai leur mere auprès de Diaphane.

CARABIN.

Que vous auriez d'honneur ſi vous n'étiez Sultane !

SCENE VI.

ALCIDOR *ſoutenu par quatre Galeriens*, TEMIRE, CARABIN.

CARABIN.

MAis quel eſt ce vieillard qui paroît aux abois ?
N'eſt-ce point Alcidor ?

ALCIDOR.

J'entends parler François :
Où ſuis-je, mes amis ? ma vûë eſt ſi troublée,
Et de tant de malheurs mon ame eſt accablée,
Que je ne puis, hélas ! parler, marcher, ni voir.

CARABIN.

S'il eſt ainſi, bon-homme, il faut donc vous aſſeoir.

ALCIDOR.

Suis-je libre en effet ?

CARABIN.

N'en faites aucun doute ;

Nous allons de Toulon bientôt prendre la route,
Vous vous y remettrez de vos membres perclus.

ALCIDOR.

A qui dois-je un bonheur que je n'esperois plus ?

TEMIRE.

C'est à ce Cavalier, dont l'entreprise heureuse
Excite du Sultan la pitié genereuse;
Pour votre délivrance il offroit un grand prix;
Mais le Roi n'en veut point & vous partez *gratis*

CARABIN.

Entre gens du métier c'est ainsi qu'on en use,
On s'oblige l'un l'autre, & l'argent se refuse.

ALCIDOR.

Des Chevaliers gascons je reconnois l'ardeur,
S'ils n'ont pas de grands biens ils ont tous de l'honneur.

TEMIRE.

Il est vrai; je ne puis concevoir ce mistere,
Suivant ce qu'on m'a dit, vôtre Province entiere
Auroit peine à payer une telle rançon.

CARABIN.

Je n'avois pas le sol, lorsque j'étois garçon:
Mais je vais en deux mots vous conter mon histoire.
Echapé de mes fers, chose assés dure à croire

Arrivant au pays je me fis Grenadier;
On ne s'enrichit point dans ce noble métier.
Je me remis ſur mer, & l'ingrate fortune
Ne me traita pas mieux ſur le ſein de Neptune;
Je fus repris, Madame, & par un grand bonheur
Je vous vis au Serrail malgré le grand Seigneur.
Eunuques, blancs & noirs, Boſtangis, Janiſſaires,
Ne m'empêcherent point de vous parler d'affaires;
Ce trait eſt ſurprenant, mais paſſons là-deſſus.
Or comme en mon pays on craint peu les refus,
J'allai voir le Sultan, lequel ſur ma parole,
Me laiſſa repartir pour un projet frivole;
Avec lui cependant je m'étois engagé
De revenir bientôt payer votre congé.
De retour dans la France, une veuve fringante
Me prit en mariage aux bords de la Charante.
Elle mourut bientôt, une autre ſucceda;
Et cette autre en trois mois à ſon tour déceda;
Je convolai bien-tôt avec une troiſiéme,
Qui mourut en Avril, je ne ſçai le quantiéme.
Heritier de leurs biens, & plus content qu'un Roi,

J'ai vendu trois Châteaux, qui n'étoient point à moi.

ALCIDOR.

Oh ſort! dont la faveur me rend à la lumiere,
Que ne peux-tu la rendre à ma famille entiere?
Deux enfans me ſont morts, il m'en reſte encore deux:
Ne me direz-vous point quelque nouvelle d'eux?
J'avois un beau garçon, une plus belle fille,
Qui devoit faire un jour l'honneur de ma famille;
Mais qui dans le Serrail, l'écüeil de la pudeur,
Peut-être en ce moment en fait le deshonneur.
Mon fils fut fait Eſclave, & ſa ſœur plus petite
Au Serrail avec lui par les Turcs fut conduite.

CARABIN.

Comment! il m'arriva même choſe jadis;
A l'âge de quatre ans par les Turcs je fus pris,
Mené dans le Serrail avec cette perſonne,
Et d'être tant ſoit peu ma ſœur, je la ſoupçonne.

TEMIRE.

Qu'entens-je?

ALCIDOR.

Ce minois, cet air vif & coquet,
De ma défunte femme eſt le vivant portrait;

Même, à ce que je crois, ce garçon me ressemble.

Dans quel tems, s'il vous plaît, fûtes-vous pris ensemble?

Je ne prétends ici rien decider en l'air;

Surtout en fait d'enfans on ne peut voir trop clair.

CARABIN.

Je fus, il m'en souvient, pris en mil sept cens seize.

ALCIDOR.

Epoque trop heureuse, & qui me comble d'aise;

Et quel âge avez-vous à present?

CARABIN.

J'ai vingt ans.

ALCIDOR.

Et vous?

TEMIRE.

J'en ai dix-huit.

ALCIDOR.

Baisez-moi, mes enfans.

CARABIN.

Cela ne se peut pas.

ALCIDOR.

Et pourquoi?

CARABIN.

Non, vous dis-je:

De tels évenemens tiennent trop du prodige.

Je fus pris à quatre ans, à cet âge un garçon

De son pere du moins devroit sçavoir le nom.

ALCIDOR.

N'as-tu pas dans le sein la blessûre fâcheuse
Que te fit à mes yeux une main furieuse ?

CARABIN.

J'en ai trente, Sandis.

ALCIDOR.

Ah je n'en puis douter,
Vous êtes mes enfans, j'ose vous l'attester.

TEMIRE.

Quoi, vous êtes mon pere, & dans cet équipage.....

CARABIN.

Mais vous en croirons-nous sans autre témoignage ?

ALCIDOR.

Mon fils, cher heritier .....

CARABIN.

Avez-vous de gros biens ?

ALCIDOR.

J'en ai beaucoup en France

CARABIN.

Allons, je m'en souviens.

ALCIDOR.

Je vous revois enfin, famille si cherie,
Que je vais ramener au sein de ma patrie !
Mais d'un soupçon fatal mes sens sont agités,
e crains de dévoiler d'affreuses verités ;
Quand je songe en quels lieux je la vois retenuë,

Je n'ose sur ma fille encor jetter la vûë.
Oh! jour qui me la rends, comment me la rends-tu ?
Tu pleures ? je t'entens, tu n'as plus de vertu.

TEMIRE.

Je ne puis vous tromper, l'amoureux Diaphane
Dans une heure au plus tard doit me faire Sultane.

ALCIDOR.

Que la foudre en éclats ne tombe point sur moi,
Car je ne vois ici de coupables que toi.
Vivre dans un Serrail! ah fille déloyale,
Ne comptes-tu pour rien le mépris, le scandale ?
Ose-tu sans rougir t'applaudir de ce choix,
Et former un himen que condamnent nos loix ?
Mais je te vois pleurer, ma fille, c'est bon signe,
Ce vertueux retour de ton sang te rend digne.

TEMIRE.

Oüi mon pere, je sens ma vertu revenir,
Vous parlez si long-temps qu'on ne peut tenir.

ALCIDOR.

Oüi je m'en aperçois, déja je perds haleine;
Je vais m'évanoüir, vîte qu'on me ramene.
Ah! malgré nos efforts, qu'en ce siécle malin
Fille mal aisément reprend le bon chemin!

On l'emporte.

SCENE VII.

TEMIRE, CARABIN.

CARABIN.

LE papa touche presque à son heure derniere,
Et va dans le soupçon achever sa carriere ;
Il n'est pas encor seur du retour de ton cœur
Et je ne sçais qu'en croire aussi, ma chere sœur.

TEMIRE.

Non, vous devez compter sur mon obéissance,
Et je veux suivre en tout les coûtumes de France ;
Daignez m'en éclaircir, car je prétends sçavoir
Pourquoi je m'écartois ainsi de mon devoir,
Et pourquoi cet himen est au nombre des crimes?

CARABIN.

Cadedis, c'est qu'il est contraire à nos maximes.

TEMIRE.

Expliquez-les moi-donc . . .

CARABIN.

Je m'en tirerois mal ;
Ma lecture se borne au parfait Maréchal,

Et je ſçais ſeulement qu'un pareil mariage ....
Vous m'entendez, je n'oſe en dire d'avantage.

TEMIRE.

Ah! cruel pourſuivez, vous ne connoiſſez pas
Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentâts.

CARABIN.

Non vraiment; & qui diable y pourroit rien connoître?
Parlez-moi ſans énigme, & j'entendrai peut-être.

TEMIRE.

Voici le fait: je ſuis retenuë en ces lieux;
Le Sultan eſt frapé de l'éclat de mes yeux,
Il eſt, vous le ſçavez, maître de ma perſonne,
Et l'on doit l'épouſer auſſi-tôt qu'il ordonne;
Mais, me voyant forcée à ſuivre ſon deſir,
Si mon cœur y cedoit avec quelque plaiſir?

CARABIN.

Qu'entens-je? ce ſeroit une impudence extrême,
Digne de vingt ſouflets.

TEMIRE.

Frape-donc, car je l'aime.

CARABIN.

Opprobre malheureux du ſang de Carabin,
Il ne te manque plus que d'aimer un Rabin.
Oüi, ſi je n'écoutois que mon boüillant courage,

Dans ton maudit Serrail j'irois faire tapage ;
Je mettrois le Château tout sans dessus dessous ,
Ferois un abbatis de tous les Marabous ,
A ce fat de Sultan arrachant la moustache ....
Mais non , à mon honneur ce seroit une tache.

TEMIRE.

Arrête , mon cher frere , arrête , & connois moi ,
Peut-être que Temire est digne encor de toi !
Du pouvoir de l'amour la vertu me delivre :
Fais-moi sortir d'ici ; je suis prête à te suivre.
Ah ! mon cher Diaphane il faut donc te quitter !
Que de pleurs ce depart à mes yeux va coûter ;
Pardonne , ton couroux , mon pere , ma tendresse ,
Mes sermens , mon devoir , mes remords , ma foiblesse ,
Mon trouble, ma douleur , mes chagrins , mon ennui....

CARABIN.

Elle ne finira je pense d'aujourd'hui.
De mots sans liaison quelle ample quirielle !
Conclusion, ton ame enfin se resout-elle ?
Promets-tu de venir ?

TEMIRE.

Oüi , je te le promets ,

Mon

Mon frere rends-moi libre, à tout je me soumets.

Mais tu devrois du moins aller voir notre pere ;

Nous le laissons mourir d'une étrange maniere,

CARABIN.

Je le compte pour mort, & j'y perdrois mes pas :

Au moins, dans vos projets ne vous démentez pas.

A tout évenement, ma sœur, tenez vous prête ;

Vous allez voir bientôt quelque coup de ma tête.

Il s'en va.

SCENE VIII.

TEMIRE *seule.*

ME voilà seule, hélas ! que vais-je devenir ?

Il faut avec moi-même ici m'entretenir :

Examinons-nous bien, voyons de quelle espece

Doit me rendre aujourd'hui l'honneur ou la foiblesse.

Suis-je Turque, ou Françoise ? hélas ! je n'en sçais rien,

Et mon état present ne se conçoit pas bien.

Suivrai-je mon devoir, ou m'en écarterai-
je ?
N'épouſerai-je pas, ou bien épouſerai-je ?
Que dis-je ? ai-je oublié les ſermens que j'ai
faits ?
Mon pere, mon pays, vous ſerez ſatisfaits.
Plus je veux l'étouffer, plus mon feu ſe ral-
lume ;
J'aime toujours, malgré la France & ſa coû-
tume.
Ah ! puiſque tu devois m'épouſer dès ce ſoir,
Pourquoi m'aprenoit-on aujourd'hui mon de-
voir !
Frere trop rigoureux, du moins pour me l'a-
prendre
Juſqu'à demain matin tu devois bien atten-
dre !

SCENE IX.

DIAPHANE, TEMIRE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE n'y puis plus tenir, Madame paroiſſez,
Venez, venez répondre à mes vœux em-
preſſés ;
La Moſquée eſt ornée, & les flambeaux s'al-
lument,
Le Moufti vous attend, déja les parfums fu-
ment....

TEMIRE, *à part.*

A ces apprêts flateurs pourrois-je resister?
Il le faut bien pourtant.

DIAPHANE.

C'est trop vous arrêter;
Venez.

TEMIRE, *à part.*

Où me cacher.

DIAPHANE.

Que dites vous?

TEMIRE.

Je n'ose;

DIAPHANE.

Vous n'osez?

TEMIRE.

Non Seigneur.

DIAPHANE.

Et pourquoi donc?

TEMIRE.

Pour cause;

DIAPHANE.

Ah! je vois ce que c'est, sans doute la pudeur.....

TEMIRE.

Non, ce n'est point cela, vous vous trompez, Seigneur.

DIAPHANE.

Expliquez-vous donc mieux.

TEMIRE.

Ciel!

DIAPHANE.

Quoi ?

TEMIRE.

Cet hymenée
Par ſon éclat pompeux ne m'a point étonnée ;
Je n'ai point recherché les biens & les grandeurs,
Un plus noble interêt fit naître mes ardeurs :
Mon cœur tendre & ſincere aux trônes de l'Afrique,
Eût preferé l'abri du toit le plus ruſtique :
Seule, & dans ces deſerts auprès de mon époux....

DIAPHANE.

Hé bien, nous ſerons ſeuls, de quoi vous plaignez-vous ?

TEMIRE.

D'accord, mais Carabin....

DIAPHANE.

Que dites-vous, Madame ?
Qu'auroient-donc de commun Carabin, & ma flâme ?

TEMIRE.

Alcidor va mourir....

DIAPHANE.

Que m'importe ſa mort ?
Et quel vif interêt prenez-vous à ſon ſort ?

TEMIRE.

Cet hymen dont l'idée à mon cœur eſt ſi chere,

Cet hymen si charmant, souftrez qu'on le differe.

DIAPHANE.

Je ne m'attendois pas à pareil compliment ;
Temire.

TEMIRE *à part.*

Je fremis de son emportement.

DIAPHANE.

Temire . . . .

TEMIRE.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire,
Laissez-moi vous quitter, je ne sçaurois mieux faire.

DIAPHANE.

Je n'y comprends plus rien, pourquoi partir si-tôt ?
Dites-moi vos raisons . . . .

TEMIRE.

Je les dirai tantôt.

SCENE X.

DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE demeure immobile & ma langue glacée
Autant que mon esprit se trouve embarrassée ;

La ſituation pour le coup m'interdit :
Que faut-il que je diſe, & que m'a-t'elle dit ?
Cher Jaſmin, quel eſt-donc ce changement extrême ?
Je ne la connois plus, je m'ignore moi-même,
Je la laiſſe échaper !

JASMIN.

Que ne l'arrêtiez-vous ?

DIAPHANE.

Pourquoi ſe dérober à des momens ſi doux ?

JASMIN.

Avez-vous oublié les grimaces des filles ?
Elles ſe font valoir quand elles ſont gentilles.

DIAPHANE.

Si ce petit Gaſcon m'avoit ravi ſon cœur ... ;
Elle m'en a parlé : quel ſoupçon ! quelle horreur !
Il n'en faut point douter, le perfide l'adore,
Il vouloit l'emmener & le deſire encore.
Quelle honte pour moi, qu'un jeune audacieux
Sur l'objet de ma flâme oſe lever les yeux !

JASMIN.

Preniez-vous ce Gaſcon, Seigneur, pour une bête ?
Vous les avez laiſſés enſemble tête à tête.

DIAPHANE.

Je ne le ferai plus.

JASMIN.

Vous aurez bien raiſon.

Ah ! que la prévoyance est ici de saison :
Mais il doit revenir.

DIAPHANE.

Qu'il revienne, le traître . . :
Qu'on l'assomme à l'instant s'il ose reparoître.
Excuse les transports de ce cœur offensé :
Je suis un étourdi , j'ai le cerveau blessé ;
Mais je sçai quelques fois agir avec prudence ,
Et ne puis accuser Temire d'inconstance.
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison ;
Ni le mien pour sentir l'atteinte d'un soupçon.
Ne crois pas cependant qu'un Sultan s'avilisse ,
A se voir le joüet d'un amoureux caprice ;
A souffrir des rebuts , dérober des faveurs ,
Combattre des mépris , respecter des rigueurs :
Je veux même oublier qu'une fois en ma vie ,
J'eus d'aimer constamment la ridicule envie.
Que désormais à tous le Serrail soit fermé
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoûtumé.

SCENE XI.

TEMIRE, DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

Elle revient ; mon cœur fais bonne contenance :

Vizir, ſois le témoin de mon indifference.
Madame, il fut un temps, mais ce temps-là n'eſt plus,
Et de m'en ſouvenir je ſuis même confus;
Il fut un temps, vous dis-je, où mon ame inſenſée,
S'applaudiſſoit du trait dont vous l'aviez bleſſée.
Je croyois être aimé, je devois l'être auſſi;
Mais de ne l'être pas je ne prens nul ſouci,
Et je puis en perdant un cœur comme le vôtre,
Sans ſoupirer long-temps, en retrouver un autre:
Je m'en flatte du moins; une autre aura des yeux
Qui de ce que je vaux jugeront beaucoup mieux.
Il pourra m'en couter, je l'avouë à ma honte,
Mais à me conſoler cette autre ſera prompte;
Et j'aime cent fois mieux briſer des nœuds ſi doux,
Que de paſſer pour ſot en ſoupirant pour vous;
Allez, mes yeux jamais ne reveront vos charmes.

TEMIRE.

Ma vertu ne ſçauroit tenir contre mes larmes,
Et l'amour ſur l'honneur prend toujours le deſſus;
Eſt-il bien aſſuré que vous ne m'aimiez plus,
Seigneur?

DIAPHANE.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous aimai trop, que je vous abandonne :
Que mes vœux, que mon cœur, que mes yeux éclairez . . . .
Que j'aimai, que je haïs . . . . Temire vous riez?

TEMIRE.

Seigneur qui ne riroit de tout ce badinage?
De mon incertitude & de votre langage?

DIAPHANE.

Ne crois pas que mon cœur ſoit d'accord avec moi,
Quand je parle d'aimer un autre objet que toi;
Ceſſe de t'affliger, adorable Temire,
Va, tout ce que j'ai dit ce n'étoit que pour rire.
Mais toi qui refuſois la main de ton amant,
Etoit-ce par caprice, ou par rafinement?
L'amour ne veut point d'art quand la fille eſt jolie,
Et je ne hais rien tant que la coquetterie.

TEMIRE.

Moi coquette, Seigneur! & vous m'en ſoupçonnez?
Non, non, au ſimple amour tous mes vœux ſont bornez.

DIAPHANE.

Hé bien, épouſons-nous.

TEMIRE.

J'en aurois grande envie ;
Mais . . . .

DIAPHANE.

Hé bien . . . .

TEMIRE.

Ah ! Seigneur . . . .

DIAPHANE.

Que de ceremonie!
Vous m'impatientez.

TEMIRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous !

DIAPHANE.

Et de quoi s'agit-il ?

TEMIRE.

Permettez que je sorte.

DIAPHANE.

Quoi toujours me quitter, & de la même sorte ?

TEMIRE.

Demain tous mes secrets vous seront revelés.

DIAPHANE.

Pourquoi pas aujourd'hui ? qui vous retient ? parlez.

TEMIRE.

J'exige ce délai de votre complaisance.

DIAPHANE.

Je sçaurai la raison qui vous force au silence,

Et l'examinerai. J'attends jusqu'à demain ;
Pour un Turc, avoüez que je suis trop humain ;
Tout autre en vous aimant voudroit de votre bouche
Aprendre ce secret, qui sans doute me touche.

TEMIRE.

En me parlant ainsi vous me percez le cœur.

DIAPHANE. *à Temire qui sort.*

C'est dommage ; adieu donc : vous partez ?

TEMIRE.

Oüi Seigneur.

SCENE XII.

DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

Je défie au plus fin d'y pouvoir rien comprendre ;
Et voilà de ces coups qui sont faits pour surprendre.
Je suis bien indigné ; mais elle a ses raisons :
Je devrois les sçavoir. . . . faisons tréve aux soupçons.
On m'aime, c'est assez, on le dit, on le jure,
Une femme n'est pas capable d'imposture ;
Un grand cœur à la croire est toujours engagé.

JASMIN, *à part.*

Par ma foi le Sultan n'a guére voyagé.

SCENE XIII.

MATADOR, DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

QUe veux-tu ?

MATADOR.

Ce billet à Temire s'adresse ;

Vos Gardes surveillans l'ont surpris par adresse.

DIAPHANE.

Donne, qui le portoit ?

MATADOR.

Un des Galeriens

Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens.

DIAPHANE.

Lisons.... la main me tremble & j'aurai peine à lire.

LETTRE.

JE vous attends, chere Temire ;
Il est vers la Mosquée un sentier très-obscur
Qui vers le Port peut vous conduire ;
Si vous vous y rendez notre départ est sûr.

Qu'en dis-tu, cher Jaſmin ?

JASMIN.

Je n'en dis rien de bon ;
On ſe mocque de vous d'une étrange façon.

DIAPHANE.

Tu vois comme on me traite.

JASMIN.

O trahiſon horrible !
Tromper un ſi bon homme, hélas eſt-il poſſible !

Il pleure.

DIAPHANE.

Cours chés elle à l'inſtant, montre-lui ce billet
Et perce-la ſoudain de cent coups de ſtilet ;
Marche-donc, obéis : non, arrête, demeure ....
Quoi tu n'es pas parti, malheureux ?...

JASMIN.

Tout à l'heure.

DIAPHANE.

Attends ; Ciel ! que réſoudre en un tel embaras ?

JASMIN.

Hé bien, Seigneur, irai-je, ou bien n'irai-je pas ?

DIAPHANE.

Je n'en ſçai rien.

JASMIN.

Ni moi.

DIAPHANE.

La perfide !

JASMIN.

L'ingrate !
D'être aimé constamment, en vain l'homme se flate.

DIAPHANE.

Je prétends lui parler ; qu'on la fasse venir.

JASMIN.

Encor un entretien, Seigneur ?

DIAPHANE.

C'est pour finir.

JASMIN.

Finissez sans cela ; vous sçavez que la belle
Ne conviendra jamais qu'elle soit infidele ;
Epargnez-vous l'ennui d'un éclaircissement :
L'Amant y fait le sot, la fille y pleure, & ment.
Attendez... il me vient une belle pensée :
Il faut que cette Lettre à Temire adressée
En ses perfides mains soit remise à l'instant.

DIAPHANE.

Ah ! ne negligeons pas cet avis important ;
Va chercher un Esclave intelligent, alerte
Qui ne lui dise pas que nous l'avons ouverte.

JASMIN.

Bagatelle, je vais la lui faire porter
Et je prendrai le soin de la recacheter.

Il s'en va.

SCENE XIV.

DIAPHANE *seul.*

OUi, Jasmin a raison; & de cette maniere
La conduite sera beaucoup plus reguliere,
Car si je la voyois, il faudroit lui prouver
Qu'elle m'est infidelle, & cherche à se sauver.
Mais je n'en ferois rien, & n'osant lui répondre,
J'oublîrois les moyens que j'ai de la confondre,
Je connois ma foiblesse, & sans les employer,
On me verroit sans fruit encor la renvoyer.

SCENE XV.

JASMIN, DIAPHANE.

JASMIN.

SEigneur, l'affaire est faite, & ma course est heureuse,
Le billet est rendu par certaine coëffeuse;

Temire a fait réponse, & d'un air aigre-doux
Au Gascon, dans ces lieux a donné rendez-vous.

DIAPHANE.

Nous les verrons venir, & déja la nuit sombre
Aux furtives amours semble prêter son ombre.
Ecoute, cher Jasmin, n'entends-tu pas des cris ?

JASMIN.

Ils iront doucement de peur d'être surpris;
Fille que l'on enleve, & qui consent à l'être,
N'a garde de crier.

DIAPHANE.

Le scelerat, le traître !

JASMIN.

Tout dort, & votre esprit de soupçons travaillé....

DIAPHANE *en pleurant.*

Hélas lorsque tout dort, le crime est éveillé.

JASMIN.

Quoi, Seigneur, de pleurer vous faites la folie?

DIAPHANE.

Un Héros peut pleurer une fois en sa vie.
Ah ! pour le coup on vient, je ne me trompe pas.

JASMIN.

Oüi, vous avés raison, on marche à petits pas.

SCENE XVI.

TEMIRE, FATIME, & les susdits Acteurs.

TEMIRE.

Est-ce ici le chemin ?

FATIME.

Oui, Madame, courage,
Carabin va venir.

DIAPHANE.

Je frissonne, j'enrage ;
Mais je vais dans son sang éteindre son forfait.
L'infidelle !

JASMIN.

Pour moi, je me cache... est-ce fait?

DIAPHANE.

J'entens encor du bruit, & j'apperçois le traître,
La lanterne qu'il tient me le fait reconnoître ;
Je vais les immoler à ma juste fureur.

TEMIRE.

Est-ce vous Carabin ?

SCENE XVII. & derniere.

CARABIN, & les susdits Acteurs.

CARABIN.

ESTes vous là, ma sœur?

DIAPHANE.

Sa sœur! Ah! j'allois faire une belle sottise!
Cet éclaircissement m'épargne une méprise.

TEMIRE.

Que vois-je? le Sultan....

CARABIN.

Nous sommes découverts.
Ah sandis, nous allons retomber dans les fers.

DIAPHANE.

Est-elle bien ta sœur?

CARABIN.

Alcidor est son pere,
Je suis fils d'Alcidor, *ergo*, je suis son frere.

DIAPHANE.

Et pourquoi souffrois-tu qu'il osât t'enlever?

TEMIRE.

C'est que je vous aimois, & voulois me sauver.

DIAPHANE.

Mais par qu'elles raiſons ?

TEMIRE.

La coûtume de France

Me l'ordonnoit, Seigneur.

DIAPHANE.

Oh quelle extravagance!

Puiſqu'un pareil motif avoit ſçû te guider,

Je ſuis trop délicat pour vouloir te garder.

JASMIN.

C'eſt fort bien fait, Seigneur; renvoyez la matoiſe,

Qu'elle faſſe à Paris l'amour à la Françoiſe.

DIAPHANE *à Temire.*

Moi, dont tu connoiſſois les vertus, les bontés,

Qui n'ai jamais agi que par tes volontés. . . .

Ah! ſi dans ton païs tu déſirois de vivre,

Je t'adorois aſſez, cruelle, pour t'y ſuivre;

Et changeant tout-à-coup le Turban en Plumet,

J'aurois en petit Maître habillé Mahomet;

Mais je ſuis trop piqué. Jaſmin, je veux qu'ils partent,

Et que de ce rivage à jamais ils s'écartent.

Pour que le ſpectateur ſe ſente remuer,

Il faut que quelqu'un meure, & je vais me tuer.

CARABIN.

Ah! ne vous tuez pas avant notre voyage ;
Car ſi vous expirez, on nous remet en cage :
Que de la mort au moins nous ſoyons garantis.

DIAPHANE.

Hé bien, je me tuerai quand vous ſerez partis.

Fin de la Parodie.

APPROBATION.

Lu & examiné pour ſuite du Nouveau Théatre Italien. A Paris ce 21. Janvier 1733.

DANCHET.

LE TEMPLE DU GOUST.

COMEDIE.

On trouve dans la même Boutique les Pieces ſuivantes, que M. Romagneſi a compoſées ſeul ou en Societé.

LE TEMPLE DE LA VERITE'.

ARLEQUIN HULLA ET LA REVUE DES THEATRES.

ARCAGAMBIS.

LES DEBUTS.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

DIVERSES PARODIES.

Toutes ces Pieces ſe trouvent dans le Recueil du Nouveau Theatre Italien, avec les airs des Vaudevilles, in-12. 8. vol. & dans celui des Parodies avec les airs, in-12. 3. vol. qui ſe vendent l'un & l'autre chez le même Libraire.

Autres Comedies nouvellement imprimées.

LES QUATRE SEMBLABLES.

L'HYVER.

LES ENFANS TROUVEZ.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE TEMPLE DU GOUST.

COMEDIE.

Representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roi le 11. Juillet 1733.



A PARIS;

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques; à la Science.

M. DCCXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



ACTEURS.

LE GOUST.

LE FAUX GOUST.

LA CRITIQUE.

UN HABITANT DU TEMPLE.

L'ESPRIT.

LE BON SENS.

ARLEQUIN.

DANSEURS ET DANSEUSES.

